

Quelques considérations sur l'acquisition de l'écrit: enjeux, limites et perspectives

Mohamad Kerkall/葛浩德

Tamkang univ. Department of French/淡江大學法文系 副教授

【摘要】

寫作的問題是來自多方面的，筆者認為不應把責任都推給那些對法文寫作不感興趣的學生，因為對法文作文課的省思不得不思考國際和國內大環境的改變，也得探討老師、教材和學生三者之間的互動關係。在本篇論文裡，筆者將試著透過學生的作文作業和練習指出法文作文課是一門涵蓋所有的學習反應、情感和記憶的課程，也將深入探討問題層面以及影響寫作的因素。此外，也將強調教師角色之重要性，在篩選能激發寫作興趣的題目等方面之探討。

【Abstract】

To consider that students are the foremost responsible for their own lack of achievement during learning French appears to me unjust. Composition courses cannot anymore be seen outside the context (local or global) or the relationship between teachers, students and the subject matter. I will try, in this article, through the analysis of students' papers, to demonstrate that a composition course is a reunion of emotions, memory et sensitivity, heavily influenced by all the factors aforementioned. I will highlight the central position of the teacher, as the transmitter of beauty and the leader of effort. The teacher must transmit to the students the power of emotion and dreams contained in writing, through the selection of the most appropriate texts, in order to provoke spontaneous reactions. Nevertheless, I will insist also on the difficulties of the task ahead, a task needing the cooperation of all, institutions, teachers, students and professors, in order to advance the cause of the French language in Asia.

1. Introduction :la valeur de l'écrit

A une époque où les progrès d'un élève se mesurent à son aptitude à bien écrire, avec clarté et pertinence, où sa personnalité se manifeste dans sa façon de présenter ses travaux, son prof, et plus tard son milieu de travail, le juge en fonction de son aptitude à la logique et à la synthèse de la pensée. Sa réussite à l'écrit reste donc le but de tout enseignement.

L'écrit est un moyen d'expression de la sensibilité personnelle, de l'imaginaire, qui implique l'individu qui écrit. Ecrire exige qu'on ait de l'imagination et que celle-ci jaillisse d'images déjà existantes dans la mémoire. Ce qui veut dire que les interprétations s'élaborent à travers un substrat déjà existant. Il en ressort qu'un lecteur n'ayant que très peu lu, vu et écouté, est incapable de faire des associations à partir d'un mot, d'un concept, d'une idée. Car, en effet, un mot résonne dans l'imaginaire du lecteur ou auditeur à travers sa représentation en images ou sa sonorité : siffler peut faire penser au serpent, et souffler évoque l'image des bougies d'anniversaire qu'on éteint. Il s'agit d'un rapprochement qu'évoque quelque chose de voisin, ou de similaire, ou même d'effet à cause : hurler et rage. Cette association est évidente et nécessaire tant dans la lecture (imagination, rêve, esprit qui vagabonde) que dans l'écriture : dans la dissertation, par exemple, il est important, pour produire des idées, de se concentrer et de les laisser venir en vrac, telles qu'elles surgissent, par association, dans l'esprit, sans chercher au départ ni logique ni rigueur ; le tri et le classement seront ultérieurs.

Un cours de composition doit se donner pour objectif d'éveiller chez l'étudiant une sensibilité au pouvoir évocateur et associatif des mots, de lui donner le goût de la lecture et l'amour de la langue, bref, d'aiguiser sa motivation et de l'aguerrir (l'entraîner à des tâches pénibles), tant soit peu, à toutes les situations de communication.

Une fois acquises les structures du français, il nous paraît de bon ton d'initier l'étudiant à la lecture active, de lui inculquer sa technique et la manière dont le lecteur hardi et averti aborde, analyse et maîtrise le texte, comment il en profite, en l'intégrant à ses connaissances antérieures, pour élaborer le sien (son propre texte). Voir en annexe les documents :Histoire d'un lapin, l'accident, la structure narrative (annexes 1-4)

En effet, l'apport des lectures antérieures et personnelles de l'étudiant se révèle d'une grande importance, tant au niveau de l'apprentissage du vocabulaire (l'acquisition du sens d'un mot nouveau se fait au moment où l'étudiant en possède une vision globale du sens- voir annexe 5) qu'à celui de la structure syntaxique et du style. En lisant un texte, le lecteur actif est amené à regrouper les mots en unité de sens, à y reconnaître les idées principales. Il fait également des inférences (voir annexe 6), nécessairement prévues par l'auteur, et indispensables à la compréhension du texte. Il fait aussi des prédictions , à partir d'indices, sur le texte (voir annexe 7) . Il réagit avec émotivité, intègre la nouvelle information à ses connaissances antérieures , évoque une expérience similaire à celle relatée par le texte (voir annexe 8, Les amours précoces) ; il compare deux textes traitant du même sujet pour en dégager les points communs (annexes 9 et 10). Il met en œuvre ses deux grandes facultés :

- analytique : chercher et comprendre le sens des mots nouveaux, trouver des liens entre les propositions et les phrases ;
- synthétique : comprendre la totalité du texte, en trouver la structure, pouvoir le résumer, le raconter oralement, évoquer sa propre expérience et la mettre en parallèle avec le contenu du texte.

Cet apprentissage requiert beaucoup de patience, de labeur, de persévérance ; il faut donc du temps, de l'accumulation quotidienne de notions (vocables) , suivie de vérifications : essai, ajustement, maîtrise ; bref de l'imprégnation graduelle, de la...lenteur.

2. Etre lent , est-ce un handicap ?

Et comment inculquer à nos ouailles les vertus de la lenteur, eux qui rechignent et renâclent à la tâche, présentent souvent un travail bâclé sur un bout de papier écorné, ne relisent pas leur copie, et même à l'examen, en dépit de nos exhortations, ils sont pressés de la remettre pour aller jacasser dans le couloir ? « J'ai choisi mon camp, disait Pierre Sansot, celui de la lenteur [...] il conviendrait de ne pas brusquer la durée et de ne pas nous laisser bousculer par elle-même- une tâche salubre, urgente, dans une société où l'on nous presse et où souvent nous nous soumettons de bon cœur à un

tel harcèlement [...] Cette lenteur se reconnaît à notre capacité d'accueillir le monde et de ne pas nous oublier en chemin. »¹ Or, tout le monde est pressé d'arriver : l'adolescent est pressé de quitter son monde pour celui des adultes, de gagner des sous, l'étudiant d'être diplômé pour un job et une situation. Le monde semble engagé dans une course frénétique au gain rapide, souvent sans efforts. Ce qui a donc changé depuis une quinzaine d'années, ici comme ailleurs, c'est bien le rythme. On pourrait incriminer les Nouvelles Technologies, notamment Internet, et les accabler de tous les maux : accélération, facilité, efficacité, mécanisme à outrance, rentabilité. La mondialisation apporte aussi son lot dévastateur et tumultueux. IL s'ensuit que l'apprentissage d'une langue étrangère n'étant pas l'anglais en pâtit. Le français, justement, semble, de par sa lourdeur et la complexité de son orthographe, etc. ralentir l'avancée de ce voyageur qu'est notre étudiant. Ce fut du moins la thèse (à laquelle nous ne nous adhérons absolument pas) du linguiste français A. Martinet, au lendemain de son retour de l'université de Colombia (New York), début des années cinquante. « Cette raideur du vocabulaire français, disait ce linguiste démolisseur, n'est qu'un aspect d'une ankylose qui gagne nécessairement les langues qui ont un passé, et ceci est d'autant plus que ce passé, long et glorieux, veut se survivre comme un aspect de la culture nationale. » « Peu à peu, s'enthousiasme-t-il un peu plus loin, sous la pression des nécessités diverses, on s'aperçoit qu'on peut faire l'économie de presque toute la grammaire scolaire. »² Il préconisait déjà une simplification du français qui serait de nature à le rendre plus souple, plus efficace, afin de lui permettre de résister à l'anglais. Depuis, ses disciples s'évertuent à propager ses idées « lumineuses » dont on connaît les résultats : dégradation de l'enseignement du français littéraire, éradication de la grammaire et de l'orthographe, et élimination des langues anciennes. De bons et vaillants esprits dénoncent cette entreprise destructrice : Erik Orsenna, *La grammaire est une chanson douce*, Stock, 2002, PP.12-17 et 103-135 ; Jean Claude Boulogne, *Voyage autour de ma langue*, 2001, Les Belles lettres, PP. 64-99 ; Bernard Lecherbonnier, *Pourquoi veulent-ils tuer le français ?*, Albin Michel, 2005, tout le livre est édifiant et percutant ; Collette Guillemard, *La fin des Haricots*, Barbillat, 2002, l'introduction ; Henri Mitterand dans sa préface de Agnès Joste, *Contre-expertise d'une trahison*, Mille et une nuits, 2002 ; Pierre Bénard, *Le petit manuel du français mal traité*, Seuil, 2002.

Devrait-on, au risque de le déconnecter du monde qui l'entoure, convaincre notre étudiant de renouer avec la lenteur qui rime avec répétition, reprise, méditation, prédiction, essai, ajustement, imprégnation, émotion, bref, de ne pas brusquer le temps, de le laisser faire son œuvre ? Une tâche qui, par les temps qui courent, peut paraître aussi périlleuse que de l'inviter à ramer contre le courant. Car apprendre à notre étudiant du 3^{ème} millénaire à écrire, devrait répondre à un besoin vital chez lui. Tel n'est pas le cas. En revanche, lui apprendre à s'exprimer en français lui semble plus utile, plus rentable dans la mesure où la perspective d'un voyage en France (ou dans un pays francophone) et d'un débouché dans une entreprise française installée à Taiwan, est souvent présente à son esprit. Quant à la culture, on peut désormais y accéder sans le français, tel est du moins le conseil prodigué aux Français par les experts américains : « La culture française gagnerait en influence si elle renonçait à s'exprimer en français. »³ (sic !) Pour notre étudiant, la langue se mesure à la seule aune de l'utilité. De là à lui faire aimer une langue travaillée, précise, châtiée, il faudrait un immense effort de déblayage, de combat contre l'idéologie de l'oralité reine qui a provoqué des dégâts peut-être irréparables dans les esprits. De nombreuses et récentes études ne laissent aucun doute sur la chute de la compréhension de l'écrit, sous les assauts répétés des Nouvelles Technologies. Depuis une quinzaine d'années, la langue écrite de l'étudiant s'est effectivement beaucoup dégradée.

3. Le déclin de l'écrit

« Nous sommes dans le post-littérature, disait en substance Richard Millet, non dans la culture mais dans le culturel, l'édulcoré, le dilué. On est frappé par l'inculture des jeunes romanciers. Ils ne lisent pas, ne connaissent plus leur langue. La littérature française est au désert. Son avenir est industriel. Tout ce qui n'est pas roman a été évacué.... Le roman est devenu à la fois un genre hégémonique et un instrument de promotion sociale. L'inflation actuelle en France en témoigne : 600 romans/an. Il y a une perte de goût, surtout quand la critique s'éclipse et la question du style est délaissée. On lit une production correcte, plate, au service d'une construction intelligente, mais sans style. »⁴

Beaucoup d'écrivains répugnent à corriger leurs épreuves 5. Aragon, le styliste qui n'a cessé de vérifier, de corriger, de rectifier ses textes à chaque réédition, est en train de l'emporter sur le strict plan de la postérité littéraire, sur Sartre, le brouillon qui ne se préoccupait pas de son œuvre une fois publiée, souvent fautive : ce qui ferait la différence entre Aragon et Sartre, ce ne serait ni les idées ni les qualités d'invention, mais la langue dont le 1^{er} reprochait au second de ne pas se préoccuper : « C'est un cochon ! »⁶ aimait à répéter Aragon.

4. Pour un renouveau de l'enseignement de l'écrit

La bonne santé d'une langue se mesure au fait que ses locuteurs en vantent la précision, la richesse et la beauté ; sa santé décline à partir du moment où elle cesse d'être valorisée par ses usagers. Ce sont en effet les auteurs, tout autant sinon plus que l'usage, qui, en la travaillant, en la pétrissant, font mûrir et fructifier la langue. Et le jour où l'on ne fera plus ce travail, la langue commence à dépérir. Faire de la littérature, c'est savoir manier la langue, c'est admettre l'écart qu'elle représente par rapport à la norme, au langage courant . « Les grands livres, disait Proust, donnent l'impression d'avoir été écrits dans une langue étrangère ». Ce qui frappe tout lecteur averti, c'est qu'il ne sent plus cet écart ni cet anachronisme. La littérature est une affaire de syntaxe, une complexité syntaxique d'un rythme particulier. Lire, c'est apprendre à explorer ce grand territoire mental qu'est la langue, c'est se mettre à l'aimer, la caresser sans la heurter. « Lorsque vous tombez sur une jolie phrase bien tournée, disait J.Guitton dans son livre devenu classique : Le travail intellectuel, fermez le livre et allez la ruminer en marchant ». Lire pour apprendre à écrire, c'est se ressourcer aux grands manieurs de la langue que sont Flaubert, Proust, et tenir compte de ce qui a précédé et fait la gloire du français.

Notre tâche consisterait à susciter, autant que faire se peut, chez notre étudiant, de la curiosité, de l'intérêt, en l'initiant à la lecture guidée en classe. L'amener à s'émouvoir, à s'imprégner du texte, à l'imiter en construisant un autre texte, reste notre objectif , lequel n'est atteint qu'avec une minorité motivée, possédant un certain bagage lexical et une relative acuité mentale .

Encore oserons-nous ajouter que la connaissance approfondie de la psychologie de

notre public doit préluder à l'élaboration de l'approche pédagogique. Nous considérons que nos étudiants comme des nageurs débutants, souvent frileux, qui rechignent à s'entraîner ou hésitent à se mouiller. Il faudrait les inciter à se jeter à l'eau (naviguer à travers le texte ou réagir à une histoire, une photo, un dessin), quitte à leur tendre des perches ou leur jeter des bouées de sauvetage. Et cela sous forme d'explications succinctes savamment distillées (Voir les annexes sur la structure narrative, annexes 2 et 4), ou de vocabulaire fourni en bas de la photo/dessin(Voir les annexes 11-12) . Ces béquilles les aident sûrement à surmonter leur handicap linguistique et leur manque d'assurance .

Ce qu'il faut, pour conclure, c'est un sage dosage, une savante conjugaison de facteurs qui paraissent à première vue incompatibles : de la vigueur sans rigidité, de la souplesse sans mollesse, de la régularité sans systématisation, du ludique sans divertissement, sans récréation, et, enfin, de la gaieté, de l'assurance et de la chaleur (voir les annexes 7, 13, 14 et 15 et 16).

Notes et bibliographie

1. Pierre Sansot, Eloge de la lenteur, Manuels Payot, 1998, PP.11-13.
2. André Martinet, Esprit, nov. , 1962.
3. Bernard Lecherbonnier, Pourquoi veulent-ils tuer le français ?, Albin Michel, 2005, P.245.
4. Richard Millet, Le Nouvel Obs., semaine du jeudi 5 mai 2005-Livres. Voir du même auteur, Harcèlement littéraire, Gallimard .
5. Lors de son déplacement à Taiwan et à l'occasion de « Lire en Fête », l'écrivain Philippe Claudel a avoué supporter très mal la correction de ses épreuves.
6. Lecherbonnier ,ibid,P.213.

Bibliographie

1. Jean claude Boulogne, Voyage autour de ma langue, Les Belles lettres, 2001.
2. Pierre Bénard, Le petit manuel du français maltraité, Seuil, 2002.
3. Collette Guillemard, La fin des Haricots, Barbillat, 2002.
4. Bernard Lecherbonnier, Pourquoi veulent-ils tuer le français ?, Albin Michel, 2005.
5. Erik Orsenna, La grammaire est une chanson douce, Stock, 2002.
6. R. St. Onge et M.Albert, Alinéas, Boston,U.S.A, annexes : 3 et 14.
7. G.Niquet, Lire, s'informer, s'expliquer, Hachette,1983, annexes :9,10,.15,16.

ANNEXE 1

Lisez bien ce beau texte, puis essayez de réfléchir et de méditer sur la notion de temps. Observez comment le temps est vécu par chacun en fonction de son état d'esprit. Tâchez ensuite de tirer profit de ce texte pour relater l'histoire illustrée par la B.D. à la page suivante.

Histoire d'un lapin

Paul veut me voir ; et moi je veux le voir aussi. Nous nous rencontrons une fois tous les trois mois, généralement autour d'un guéridon et nous avons le don de nous mettre mutuellement de bonne humeur. Rendez-vous donc pour ce samedi matin, 11 h. dans un bar du boulevard de Port-Royal. Il fait beau, froid et sec, comme j'aime. J'enfile des vêtements de laine, comme j'aime, et je fais même un détour pour prendre le 83, autobus à impériale sur laquelle je traverse Paris pour arriver à mon rendez-vous avec cinq minutes d'avance, le nez rougi par le froid et quelques notes de musique dans la tête. Je n'aime pas arriver en avance à un rendez-vous, et surtout je n'aime pas attendre un homme dans un lieu public. Tant pis. Je m'achète le journal, pousse la porte tournante, avise une table d'angle, m'installe sur la banquette et déplie mon journal sur la table cirée. Un garçon s'approche, je commande un thé au lait. Je suis la seule cliente, le garçon n'a pas encore mis sa veste. En « civil », il n'a pas l'air d'un garçon. Je pique du nez dans la page économique, que je décide de lire tout entière avant de regarder ma montre.

A force de me concentrer sur ce que je lis en m'interdisant de penser à l'heure qu'il est, naturellement, je ne retiens rien de ce qui est écrit. A chaque bruit de soufflet, je lève les yeux vers la porte tournante. Il est 11 h précises maintenant, et j'ai le droit d'attendre officiellement. Cela me détend, et je passe en page « spectacles ». Le thé n'est pas mauvais, il fait beau dehors, et je suis contente de revoir la bonne tête de Paul. A 11 h 10, la bonne tête de Paul a perdu quelques points. Il n'est, que je sache, accablé de travail ni d'obligations familiales, il pourrait être à l'heure. A 11h20, je commence à me sentir ostensible derrière ma table. J'ai fini la page des « nouvelles brèves », mon thé est bu et je me demande à combien de temps de banquette j'ai droit pour une consommation de 5,80 F. Hemingway passait des après-midi entiers à écrire ici lorsque ce n'était pas chauffé chez lui. J'aurais pu apporter un papier et un bout de crayon, ça me donnerait l'air intelligent. A 11h25 je hais Paul. La haine me tord la ventre, m'enflamme les joues. S'il arrivait à cet instant, je n'aurais rien à lui dire, sauf peut-être de se tirer. Le soleil claque sur les vitres. J'ai envie d'aller marcher au Luxembourg, à quoi ça sert d'avoir laissé mes enfants chez ma belle-mère, pour une fois que je suis libre, je perds ma matinée dans un café sinistre. L'aquarium qui fait des bulles au fond de la salle me soulève le cœur. Il est 11h30. Je suis complètement paumée. La moitié du journal a glissé par terre, j'ai les yeux dans le vague. J'ai dû me tromper d'heure, de jour, de lieu, ou bien Paul a oublié, ou il a trouvé au dernier moment quelque chose de plus excitant à faire, personne ne m'aime, je suis une erreur sur cette planète. Je descends au sous-sol pour téléphoner chez Paul, ça ne répond pas, j'appelle chez ma belle-mère pour dire que « j'arrive » mais ça ne répond pas non plus, le monde entier me pose un lapin. Je remonte la gorge nouée. Mon écharpe traîne, amassant quelques moutons de poussière.

Dans le coin, là où j'étais assise, une silhouette à contre-jour. Une silhouette d'homme aux cheveux bouclés, avec une gabardine. Je sens tout mon visage se détendre, mes poumons s'ouvrir sur une respiration automatique et profonde, je rougis de plaisir et m'entendre

répondre aux excuses de Paul :

Mais ça n'a aucune importance, raconte-moi plutôt comment tu vas. Je m'assieds, contente et primesautière, nous reprenons du thé, la vie est belle . Cher Paul, qui me met toujours de bonne humeur.

Elle, 11 février 1980

ANNEXE 2

Histoire d'un lapin : Une scène de la vie quotidienne

A. CADRE

A1. ATTENTE

- Arrivée
- Supputations
- Colère
- Soulagement

A2. BAR

- porte tournante
- banquette
- table ronde
- sous-sol
- garçon - thé
- soufflet

B. NOTATIONS

- 11h10 : la tête de Paul a perdu quelques points...
- 11h20 : je commence à me sentir ostentatoire...
- 11h25 : je hais Paul
- 11h30 : je suis paumée
- ; tout le monde me pose un lapin
- je sens tout mon visage se détendre, mes poumons s'ouvrir ...
- je rougis de plaisir...

Histoire d'un lapin II, Corrigé d'un exercice : Raconter l'histoire illustrée par la bande dessinée (quatre images dont la 1^{ère} met en scène un jeune homme bien mis et qui attend sur un trottoir, un bouquet de fleurs dans les mains, sa petite amie ; déprimé par trente minutes d'attente, il entre dans le café derrière lui- 2^{ème} image ; là ,il rencontre une autre dame, solitaire et blonde- 3^{ème} image ; ils font connaissance- 4^{ème} image- et partent ensemble)

Paul a un rendez-vous avec Marie, sa petite amie. Sur le trottoir, devant un café, il l'attend. Ne voulant pas être en retard, il y arrive avec cinq minutes d'avance. Il est 18h50, il fait beau, froid et sec, comme il aime.. Paul est content. Costumé, élégant (tiré à quatre épingles), il tient très fort dans ses deux mains un bouquet de fleurs qu'il vient d'acheter, chez le meilleur fleuriste de la ville, à l'intention de l'attendue. Mais celle-ci tarde à venir, et l'horloge indique déjà 19h20. Paul est déçu, et petit à petit, il commence à perdre sa gaieté et à se laisser aller à des supputations : « Peut-être quelque chose lui serait-il arrivé, lui ai-je mal indiqué le lieu ? Mais pourquoi Marie me pose-t-elle un lapin ? Aurais-je dit quelque chose qui l'aurait fâchée ? » Il est 19h30.

Paul est malheureux, paumé. Alors, la tête basse, le bouquet incliné, il décide d'entrer dans le café pour téléphoner à l'absente. Mais à peine ouvre-t-il la porte vitrée qu'il aperçoit, accoudée sur le comptoir, une jolie femme blonde. Les cheveux frisés, les yeux baissés aux cils très longs, et l'air triste, la solitaire déguste son café dans une mélancolie telle qu'elle n'a pas relevé le regard vers le nouvel arrivant. Paul, attiré par le charme de cette dame, sent soudain son visage se détendre, et ses poumons s'ouvrir sur une respiration profonde. D'un pas lent et assuré, il avance vers l'inconnue. « Bonjour, Madame, nous avons le même problème, me semble-t-il ». Et, doucement, il fait sa connaissance. Il lui offre une boisson, puis le bouquet de fleurs, et, la trouvant sympa, l'invite à dîner dans un restaurant chic de la ville.

ANNEXE 3

L'accident

Il regarde à la fenêtre comme il le fait souvent et scrute d'un regard fier et amoureux le grand jardin qu'il arrange avec soin. Cet été, il faudrait qu'il mette des roses, sa femme le lui avait demandé. Il a toute la journée devant lui. Aujourd'hui, c'est dimanche, alors son regard se pose fixement sur le prunier du fond du jardin, un demi-sourire éclaire son visage et son esprit vagabonde... Oui, il y a huit ans maintenant qu'il s'était marié avec Catherine, et ils s'aiment comme au premier jour. Ses deux enfants de six et de quatre ans, qui le sollicitent sans arrêt, sont beaux et pleins de vie. Et puis il a un métier qui lui plaît, des collègues sympathiques, des amis fidèles avec qui il part en vacances, une grande maison et un grand jardin. Aujourd'hui, il va se détendre un peu, cuisiner avec sa femme, jouer avec les enfants et vérifier si les deux diables ont bien rangé leurs affaires.

Même le dimanche, son emploi du temps est rempli et les heures s'écouleront rapidement.

Il se dirige vers la chaîne stéréo et choisit un disque tout en sifflotant : oui, je suis heureux, pense-t-il, je suis entouré de ceux que j'aime, j'ai réussi tout ce que j'ai entrepris jusqu'ici, et si seulement... non, il n'y a pas d'ombre au tableau. IL ne faut pas repenser à cet accident stupide. Et pourtant une boule lui monte à la gorge ; il faudrait si peu de chose pour retomber dans le plus profond désespoir. Et en quelques secondes, il revivait l'accident : il revoyait la montagne, le soleil, les skis, ses amis qui le mettaient en garde, la piste, une piste ingrate, mais un sportif comme lui n'avait pas peur et aimait le défi, puis la chute, la mauvaise chute. Pourquoi ? Et ces maudites visions qui reviennent toujours alors qu'on veut les oublier ? Et si ...

« Papa ! papa ! viens vite, on a retrouvé le ballon ; viens jouer ! » L'intrusion des deux

petits garçons bondissants efface instantanément ses idées noires : heureusement qu'ils sont là .

Il se redresse, adopte une mimique comique : « J'arrive, j'arrive, et vous allez voir ce que vous allez voir ! » Les deux enfants poussent des éclats de rire et sautent de concert sur ses genoux.

Il se frotte les mains, saisit les roues de son fauteuil, interroge ses fils ; « On roule ? C'est parti, on roule ! » Et il s'élance vers le jardin, sous les exhortations de ses petits à aller plus vite .

Hélène Carnot, Le Monde dimanche, 1983

ANNEXE 4

La structure narrative dans le texte :

L'accident

Je suis heureux. Si seulement...

entouré de ceux que j' <u>aime</u>	ombre au tableau
temps qui	<u>s'écoule</u> vite
métier qui me <u>plaît</u>	boule à la gorge
<u>grande</u> maison	la piste ingrate
amis <u>fidèles</u>	la mauvaise chute
garçons <u>beaux</u> et plein de vie	les maudites visions
<u>grand</u> jardin	le profond désespoir
regard <u>fier</u> et <u>amoureux</u>	(intrusion de...heureusement qu'ils sont là »,
	Il se redresse, il saisit les roues de son fauteuil
roulant	

1

La construction lexicale

- Recours aux adjectifs à connotation positive pour exprimer le bonheur ;
- Recours aux adjectifs à connotation négative (en gras, ci-dessus) pour exprimer la dépression et le le désespoir ;
- La source de cette dépression demeure en suspens jusqu'à la fin du récit, et n'est dévoilée que discrètement, d'une façon allusive :...il saisit les roues de son fauteuil.

ANNEXE 5

Connaître un mot, c'est explorer et maîtriser tout son champ de signification

Prenons le verbe **TAPER** dont la signification change selon son entourage :

- | taper 200 km/h : une voiture, un automobiliste qui atteint ...
- | - taper quelqu'un... : lui emprunter de l'argent
- TAPER** | - taper dans le mille : deviner, réussir
- | - taper un texte : secrétaire qui tape cent mots à la minute
- | - taper (voix intransitive) : vin qui tape : qui monte à la tête
- | - taper : soleil qui tape dur= brûlant
- | - se taper un gâteau , se taper la cloche(le ventre) : bien manger
- | - se taper une jolie fille : la baiser
- SE TAPER** | - se taper une corvée : s'acquitter d'une tâche pénible
- | - se taper le chemin à pied : le parcourir
- | - s'en taper : s'en foutre

Ou bien le mot familier

« **bide** »

1. Je ne sais pas ce que j'ai bouffé, j'ai mal au bide : ventre ;
2. Qu'est-ce qu'il mange ! Il a du bide : il est ventru ;
3. Il a eu 5% au suffrage universel ; c'est ce qu'on appelle un bide : un échec.

Ou bien le verbe « **enfiler** »

Voix active | - enfiler une aiguille , des perles : traverser par un fil ;
 | - enfiler des notes : mettre à la suite ;
 | - enfiler une chemise, un pantalon(registre familial) ;

Voix pronominale | - s'enfiler dans un long corridor, dans une ruelle : prendre ;
 | - s'enfiler une bouteille de vin : s'envoyer, avaler (registre
 | populaire) ;
 | - s'enfiler une tâche pénible : se taper une corvée.

ANNEXE 6

L'inférence (induction, s'entend) est fondée sur des expériences antérieures . On parle d'inférence contextuelle ; titre, sous-titre, photos qui l'entourent ; d'inférence situationnelle : « On s'amuse beaucoup ici » . Supérieur qui le dit devant son subordonné = rappel à l'ordre.

Des exemples :

1. La mère de pauline écouta les nouvelles de la météo à la radio. Elle décida de sortir les bottes et le parapluie de Pauline .

Question : Quelles nouvelles a-t-elle entendues ?

2. Gustave mordillait le bout de son crayon. Il ne savait pas quoi écrire. Il n'avait pas vu sa tante Francine depuis si longtemps qu'il se souvient à peine d'elle. Mais elle lui

avait envoyé un cadeau d'anniversaire. En soupirant, Gustave prit une nouvelle feuille et recommença.

Question : Que fait Gustave ?

3. Il se redresse, adopte une mimique comique : « J'arrive, j'arrive, et vous allez voir ce que vous allez voir ! » Les deux enfants poussent des éclats de rire et sautent de concert sur ses genoux.

Il se frotte les mains, saisit les roues de son fauteuil, interroge ses enfants : « On roule ? C'est parti, on roule ! Et il s'élance, sous les exhortations des petits à aller plus vite.

Question : Qu'a-t-il ce papa ?

4. Plus Albert marchait, plus il faisait noir. Il devait se pencher pour ne pas se heurter la tête sur les rochers humides. A sa gauche, courait un petit ruisseau souterrain. C'était le seul son qu'il entendait à part celui de ses pas qui crissaient sur les pierres et sol. Quand il regarda tout autour, Albert vit l'endroit où il était. C'était un puits de lumière.

Question : Où était Albert ?

ANNEXE 7

Le début et la fin d'une petite histoire drôle

On choisit un texte court (15 à 20 lignes) : une anecdote, une histoire drôle, un fait divers. On écrit la première et la dernière phrase sur le tableau ou le rétroprojecteur, en laissant un espace entre ces deux phrases :

Et ils attendaient depuis plus de trois heures au bord de la nationale 10 à la sortie de Lyon et la nuit commençait à tomber.

.....
.....

Ils ne sont pas près d'oublier ce voyage en Rolls de Lyon à Cannes.

Les étudiants, soit individuellement soit en groupe, cherchent à compléter le texte en se mettant d'accord sur un contenu possible. Eventuellement, le prof peut leur fournir quelques explications se rapportant à des faits culturels auxquels ils ne sont pas habitués : l'autostop, ce qu'on met dans le sac à dos, une Rolls ; etc. Ils délèguent un camarade pour lire le texte rédigé. On leur demande aussi de donner un titre à ce texte. A la fin de l'exercice, on leur distribue le corrigé.

Le corrigé

Du stop en Rolls Royce

Et ils attendaient depuis plus de trois heures au bord de la nationale 10 à la sortie de Lyon et la nuit commençait à tomber.. Ils avaient perdu tout espoir de partir ce soir, Paul et Emilie, deux jeunes de vingt ans qui voulaient aller dans le Midi pour y passer le mois d'août. Ils allaient camper dans le pré voisin quand ils ont vu arriver une grosse voiture qui roulait à vive allure.

Machinalement, Paul a fait le geste des autostoppeurs avec son pouce indiquant la direction du sud. La voiture s'est arrêtée cent mètres plus loin et a fait marche arrière. Quelle ne fut leur surprise de constater que c'était une Rolls Royce conduite par un chauffeur à casquette, qui, arrivé à leur hauteur, est sortie de la voiture et leur a demandé quelle était leur destination. Ils lui ont dit qu'ils voulaient aller sur la Côte d'Azur. Alors le chauffeur a ouvert la portière arrière et les a fait monter dans la voiture où ils ont trouvé une vieille dame charmante qui les accueillait avec un large sourire. » Montez, les enfants, vous me tiendrez compagnie jusqu'à Cannes. »

Le voyage dut agrémenté d'un excellent dîner près d'Aix-en Provence et, arrivés à Cannes, la vieille dame a invité les autostoppeurs à passer le reste de la nuit dans sa magnifique villa au bord de la mer. Ils ne sont pas près d'oublier ce voyage en Rolls Royce de Lyon à Cannes !

ANNEXE 8

Les amours précoces affolent les parents d'élèves chinois

Pékin de notre correspondant

C'est l'épouvante des familles chinoises. On le nomme **zao lian**, en français : « attachement précoce ». A l'heure où la compétition scolaire fait rage, les parents tremblent à l'idée que les premières amours fassent dérailler une scolarité cher payée. Ils sont à l'affût des prémices de l'émoi, lisant le courrier, écoutant les communications téléphoniques, se livrant même à des filatures pour identifier l'éventuel démon tentateur. C'est que les exemples abondent de ces amours précoces qui enfièvrent les cours de récréation. Dans une école primaire de Tianjin, la coutume potache impose une liaison zao lian sous peine de « perdre la face ». Aux alentours d'un collège de Chengdu, on a repéré des rabatteurs qui font commerce de leur talent d'écriture. Il en coûte 2 yuans pour une déclaration d'amour bien tournée.

A mesure que l'âge s'élève, les techniques s'affinent. Afin de déjouer la vigilance des parents ou des enseignants, les lycéens recourent à un langage codé : « A » pour « embrasser », « B » pour « toucher », « C » pour « faire l'amour », « D » pour « tomber enceinte », « E » pour « avorter ». Cela donne d'obscures formulations ; « On a fait B pendant trois mois, puis on a réussi à faire C, mais pas d'inquiétude : je ne suis pas D . »

Tant de désordre amoureux nourrit un courant en faveur d'une séparation des sexes. Les établissements mixtes multiplient les classes séparées et les lycées de filles connaissent un succès fulgurant- on en compte 54 à travers le pays. Les défenseurs de l'expérience assurent protéger les filles, censées être « plus fragiles » que les garçons. Ce discours peut se teinter de féminisme. Au lycée de filles Hua Xia de Pékin- baptisé « un paradis sans Adam »- la professeur d'histoire demande ainsi à ses élèves pourquoi, « dans l'histoire chinoise, les femmes – impératrices, concubines et servantes - sont souvent dépeintes comme de féroces criminelles » ? On invite aussi des femmes « à succès », patronnes ou représentantes à l'Assemblée populaire, à prononcer des conférences. Mais d'autres prétendent que ce féminisme apparent risque de déraiper vers un culte de la féminité ambiguë. A les croire, ces lycées de filles vont former des « beautés modernes, polies, douces et obéissantes, femmes idéales pour les hommes puissants »...

Frédéric Bobin

Le Monde du 28 oct. 2002

ANNEXE 9

Fabienne veut travailler dans la mécanique-auto. Elle cherche longtemps du travail, puis trouve un garagiste qui accepte de lui faire confiance.

Le garagiste était en train de refaire le moteur de sa propre voiture. Il m'a expliqué qu'on n'avait plus tellement le temps de refaire un moteur, qu'on faisait le plus souvent un échange standard, et que c'était dommage, car c'était le moment de savoir exactement ce qu'il y avait et ce qui se passait sous le capot d'une voiture. J'ai pu rapidement connaître les différentes pièces, et comprendre leur fonctionnement.

Je n'ai pas rencontré d'énormes difficultés au cours de mon apprentissage. J'ai eu des problèmes de force, c'est vrai. Ne serait-ce que pour déboulonner une roue de camionnette prise par la rouille. Mais le patron m'a aidée à les résoudre. Il m'a d'abord rassurée en me disant que ce n'était pas un problème de femme, mais une question d'âge, et qu'un garçon du même âge que moi n'avait pas plus de force. Et puis, surtout, il m'a appris à employer des techniques pour démultiplier ma propre force.

Le problème le plus difficile à résoudre, ce fut surtout celui que me posaient les réparations électriques. On dit pourtant que les filles sont plus minutieuses... Eh bien moi, tous ces fils partout, ça me donnait des angoisses ! J'avais toujours peur de faire des erreurs. J'ai fini par me repérer au niveau des couleurs. Mais le plus dur finalement fut de m'habituer au froid. J'ai commencé en plein hiver dans ce grand garage plein de courants d'air et pas chauffé. Il faisait un froid impossible !

Très vite, je me vis confier des responsabilités. C'est l'avantage de travailler dans un petit garage : les clients y sont peut-être plus confiants que ceux qui s'adressent à un concessionnaire. Contrairement à ce que je pensais avant de débiter, j'ai très vite travaillé sur les moteurs. Tout le monde m'avait pourtant dit : en apprentissage, tu sais, tu vas faire surtout les vidanges, les vidanges, et encore les vidanges. Eh bien, non ... Le patron m'a laissé la responsabilité de faire pas mal de choses. Par exemple, lorsqu'il allait faire des dépannages, c'était moi qui réceptionnais les clients, sélectionnais les urgences, et réparais, dans les limites de mes possibilités : un échappement à changer, une tôle à redresser, un allumage à mettre au point, mais aussi un embrayage à refaire ou un cadran à remplacer.

Les clients étaient étonnés, ça oui ; mais il n'y a jamais eu d'hostilité de leur part. Les femmes, en revanche, étaient plus réticentes que les hommes. Je ne sais pas pourquoi. Elle me regardaient généralement d'un drôle d'air. J'ai même entendu l'une d'elles dire à mon patron : « Ce n'est pas possible, elle ne peut pas réparer les voitures. Ce

n'est pas son rôle, ce n'est pas sa place. »

G.Niquet, Lire, s'informer, s'expliquer,

Hachette, 1983

ANNEXE 10

Réduisez le texte ci-dessous au quart de sa longueur initiale

En mars 1966, je venais d'avoir tout juste 14 ans, et je voulais apprendre le noble métier d'ébéniste. Ma grand-mère avait retailé un vieux bleu de travail qui appartenait à mon père ; ce costume était déjà bien usagé, mais avec quelques raccommodages par-ci par-là, je pouvais entrer dans le monde du travail. Vous pensez si j'étais fier ! J'allais pouvoir aider mon père et lui rendre un peu les sacrifices qu'il avait faits pour moi.

Je commençais donc mon apprentissage. Chaque jour, je devais arriver à l'atelier une demi-heure avant les ouvriers pour allumer le poêle et faire chauffer la colle... et aussi les gourdes de café. Alors, la journée commençait avec les engueulades, les coups de pied... Parfois, je recevais une chicotte de tabac sur la tête ; c'était une de leurs plaisanteries préférées...

Les semaines, les mois passèrent et j'arrivais à avoir de plus en plus de précision dans chacun de mes gestes. Quand la journée était terminée, j'avais les mains remplies d'ampoules, mais la satisfaction d'apprendre mon métier à la perfection me donnait du courage. Malgré l'ai bourru des ouvriers, je sentais qu'ils m'avaient adopté.

Quand l'heure du déjeuner arrivait, je faisais griller du pain, car je n'avais pas de beurre à mettre dessus ; alors, c'était à qui me donnerait sa part de casse-croûte, prétextant en avoir de trop !

Il y avait un an que j'étais là, quand le contremaître me prit avec lui pour

m'apprendre le dessin et le traçage . Je suis resté avec lui un an ; il me dit alors : « Tu es maintenant presque un ébéniste, il faut que tu changes d'atelier pour bien connaître les ficelles du métier », ce que je fis.

C'est là que je me suis rendu compte que j'avais bien appris mon métier, car en arrivant chez mon nouveau patron, je dus faire le plan d'une salle à manger Louis XV à titre d'essai. Il me fit comprendre que si je n'y arrivais pas, il ne pourrait pas me garder.

Tout alla très bien et je suis allé voir mes anciens compagnons pour les remercier d'avoir fait de moi un ébéniste.

Les naufragés du travail , C.U.E.E.P.

ANNEXE 11

Liste de vocabulaires se rapportant au texte résumé : Apprentissage

1. Le noble métier : élevé ,beau. 高尚的
2. retailer : 重新剪裁
3. ébéniste : ouvrier qui fabrique des meubles de luxe. (家具)細木工
4. un bleu : un costume de travail. 工作服
5. usagé : vieux. 老舊的
6. racommodage : action de raccomoder. 修補、修改
7. sacrifice : dévouement. 犧牲
8. un atelier : lieu où on travaille. 工廠
9. un ouvrier : personne qui exécute un travail manuel. 工人
10. le poêle : un appareil de chauffage clos. 火爐
11. la colle : matière gluante adhésive. 膠
12. le gourde : récipient ,bouteille ou bidon. 水壺
13. les engueulades : action d'engueuler = réprimande,savon. 斥罵
14. une chique de tabac : produit manufacturé fait de feuilles de tabac séchées et préparées pour fumer. 捲菸草來抽
15. une plaisanterie : propos destinés à faire rire. 開玩笑

16. une précision : est précis. 精確
17. une ampoule : cloque de la peau formée par une accumulation de sérosité (avoir des ampoules aux mains : avoir la peau durcie par le frottement continu contre un outil comme le marteau, par exemple.) 繭
18. la perfection : excellent ,parfait. 完美
19. la satisfaction : contentement ,joie. 滿足
20. l'air bourrou : renfrogné. 皺眉的
21. adopter : être adopté :prendre légalement pour fils ou pour fille. 收養
22. un casse-croûte : repas léger et rapide . 便當
23. un prétexte-prétexter : raison alléguée pour dissimuler le véritable motif d'une action. 藉口
24. avoir de trop : ne pas avoir besoin de tout ce qu 'on a. 太多了
25. le contremaître : celui qui est responsable d 'une équipe d 'ouvriers. 工頭

ANNEXE 12

Le portrait

Des mots au texte

Voici, se rapportant aux termes du visage (la tête, en général), une série de qualificatifs susceptibles de les compléter. On peut composer différents portraits en mettant l'accent sur : la beauté, la laideur, l'insignifiance ou l'absence d'intérêt.

La tête : bonne tête / drôle de tête / sale tête / tête d'enterrement / « faire la tête »

Les cheveux : lisses / raides / frisés / abondants / drus / touffus / épais / fins / gras / secs / blonds / dorés / fades / fournis / clairsemés / rebelles / bruns / noirs /

Le visage : maigre / émacié / taillé à la serpe / osseux / bouffi / joufflu / large / adipeux / plat / poupin (ayant les traits d'une poupée) / débonnaire / rond / allongé / ovale / fin / doux / régulier / gonflé / congestionné / décomposé / défait / ravagé / pâle / livide / tourmenté / chiffonné (figure, mine chiffonnée = fatiguée) : bronzé/

-avec une connotation psychologique : crispé / boudeur (mine boudeuse) / chafouin : (mine sournoise , rusée) / enjoué /maussade/ renfrogné / sévère / sympathique/ énergique / éveillé / blafard / terreux / blême / verdâtre/ épanoui / juvénile

Le front : haut / bombé / large / étroit /

Les yeux : grands / petits / globuleux (dont le globe est saillant, l'oeil globuleux d'une grenouille) / enfoncés / bridés / bleus / noirs / bruns / verts / durs / froids / doux / furibonds (« rouler des yeux furibonds » annoncer une grande fureur) ; (« faire les yeux doux à quelqu'un » : montrer une sympathie affectée) ; (« faire les gros yeux à quelqu'un : le regarder d'un air mécontent, sévère) ; Le regard : doux, sévère, fuyant/ perçant / menaçant/ mélancolique/ plein de haine, de fiel, de tendresse/

Le nez : fin / épais / long / pointu/ bourbonien : nez long un peu busqué/ aquilin : busqué et assez fin(à la différence de bourbonien)~(en bec d'aigle)/ busqué : qui présente une courbure convexe (arqué)/ camus : court et plat (aplatis, écrasé) / crochu / grec / épaté/ écrasé / gros et rond / en lame de couteau/ retroussé / en patate / en bec d'aigle / en pied de marmite / en trompette /

Les lèvres : fines / minces / charnues / épaisses / serrées / rouges / pâles / ourlées / rentrées / pendantes / la lèvre supérieure : haute / courte/ duvetée / poilue /

Le sourire : crispé /jaune /forcé / doux / large / lumineux / radieux/ moqueur/

Les traits : chiffonnés /épais / fins / réguliers / irréguliers/ asiatiques/ mongols ; faciès, oeil mongolique/ négroïdes = cheveux crépus et laineux (frisés naturellement en touffes serrées), nez épaté, grosses lèvres .

Le menton : étroit / court / saillant / en galoche / long / allongé / fuyant/ carré/

ANNEXE 13

Le portrait

Le metteur en scène a-t-il bien choisi le bon acteur ?

Comparez ce portrait, extrait d'une œuvre littéraire, et l'acteur qui a été choisi pour interpréter ce rôle.

Ugolin

Il venait d'atteindre ses vingt-quatre ans... Il n'était pas grand, et maigre comme une chèvre, mais large d'épaules, et durement musclé. Sous une tignasse rousse

et frisée, il n'avait qu'un sourcil en deux ondulations au dessus d'un nez légèrement tordu vers la droite, et assez fort, mais heureusement raccourci par une moustache époutée qui cachait sa lèvre ; enfin ses yeux jaunes, bordés de cils rouges, n'avaient pas un instant de repos, et ils regardaient sans cesse de tous côtés, comme ceux d'une bête qui craint une surprise. De temps à autre, un tic faisait brusquement remonter ses pommettes, et ses yeux clignaient trois fois de suite.

Marcel Pagnol, Jean de Florette.

Tignasse : chevelure touffue et mal peignée ;

Tordu : qui est dévié, tourné de travers ; qui n'est pas droit. Avoir la gueule tordue=être très laid ; avoir l'esprit tordu = être bizarre ; il est complètement tordu = il est fou.

Raccourci : rendu court.

Ondulation : mouvement sinueux, latéral ; ondulation des vagues.

Epouté : émoussé, ayant la pointe cassée ; crayon épouté.

Tic : mouvement brusque et involontaire ; une habitude.

ANNEXE 14

Le portrait « en mouvement »

La métamorphose

Le 747 survole depuis quelques minutes les Pyrénées quand je les vois, de l'autre côté de l'allée centrale. Les poignets chargés de bracelets qui tintent, elles font jouer leurs mains fines aux ongles laqués de rouge. Elles ont la peau brune des femmes de la Méditerranée ; leurs vêtements harmonieusement choisis dans les couleurs les plus chaudes, le rouge , l'orange feu exhalent la mate perfection de leurs traits. Elles bavardent gaiement avec les passagers coutumiers de la ligne, coopérants de retour de vacances et cadres que la perspective d'un printemps maghrébin enchante. Leur sérénité devant la démonstration angoissante du masque à oxygène et leur indifférence à l'annonce de la vitesse horaire et de l'altitude attestent une grande habitude de lignes internationales. Tout en elles est élégant : l'aisance avec laquelle elles jonglent avec les plateaux repas, leur manière d'allumer leur cigarette et de choisir les parfums et les alcools qu'elles rangent dans leur bagage de cuir fin, sans même y jeter un regard. « Mesdames, et Messieurs, dans quelques minutes, nous

allons atterrir. La température extérieure est de 21°C...» Alors, elles échangent quelques mots à voix basse, et se dirigent ensemble vers le fond de l'appareil, un paquet blanc sous le bras.

Les deux silhouettes voilées qui retournent à leur place quelques instants plus tard semblent murées dans un silence morne. Seul leur regard, au dessus du haïk de dentelle, nous rappelle nos compagnes de voyage.

Dans le grand hall d'arrivée, je les perds de vue. Il me semble que ce sont elles, musulmanes entre les musulmanes, qui s'éloignent au centre d'un cercle qui paraît les encercler.

Chantal Senanque, Le Monde dimanche, 1986

Travail sur le texte

Le jeu du lexique donne au portrait sa coloration variée, sa finesse d'expression. Etudiez les exemples suivants et répondez aux questions :

1. « poignets chargés de bracelets » (chargés= ornés, embellis).
Quelles notions le mot « chargés » ajoute-t-il à l'expression ?
2. « mains fines aux ongles laqués de rouge ». Trouvez des synonymes pour fines et laqués.
3. « vêtements choisis dans les couleurs les plus chaudes » (chaudes = vives, chatoyantes, brillantes, éclatantes). Trouvez pour cet adjectif deux antonymes qui sont utilisés dans le texte.
4. Trouvez des expressions équivalentes pour sérénité, aisance, élégant.
5. Pourriez-vous dresser le portrait de ces deux dames ? Il s'agit d'un portrait en mouvement : gestes, habillement ou tenue, assurance, regard, etc.
6. Pourriez-vous faire le plan du texte ?

L'étranger

Debout sur le quai du R.E.R. , il attendait... Derrière lui , une grande affiche publicitaire : une famille, un homme, une femme et un enfant, contents et souriants dans leurs chauds vêtements d'hiver. Il leur tournait le dos, la tête basse... cheveux longs, vêtements légers serrés sur un corps trop maigre, il frissonnait sur place. Les yeux creusés par le manque de sommeil, la tête dans les épaules , il attendait...Il fumait une cigarette, la faisait durer en retenant longtemps la fumée. Quand un passager longeait le quai, il se déplace, las, vers celui-ci. Puis, la cigarette cachée derrière le dos, il sortait un bout de carton usé, le tendait au passant, et le fixait du regard. Et cela recommençait... Enfin, le train, la foule. Il s'y faufila à contre-courant, son bout de carton à la main. Lorsqu'ils arrivaient à sa hauteur, les passagers hâtaient le pas, le contournait rapidement , les yeux baissés... Un seul s'arrêta, lut le message en entier, sourit, donna une pièce, s'en alla. De nouveau, personne. Debout sur le quai déserté, il attendait le prochain train . Il avait quinze ans.

Compréhension

1. Selon vous, qu'était-il marqué sur la pancarte que le garçon tendait aux gens ?
2. Comment appelle-t-on cet acte ?
3. Pourriez-vous, sans relire le texte, donner le signalement du garçon ?
 - cheveux :
 - silhouette :
 - visage :
 - yeux :
 - vêtements :
 - gestes :
 - etc.
4. Auriez-vous effectué un séjour à l'étranger ? Si oui, dites si vous avez rencontré quelqu'un qui faisait la manche.
5. Dites ce que vous inspire ce texte.
6. Selon vous, pourquoi le journaliste décrit-il l'affiche publicitaire qui se trouve derrière le garçon ?

7. L'auteur ne précise pas que le garçon n'est pas français, alors pourquoi l'appelle-t-il **l'étranger** ?
8. « Enfin, dit l'auteur, le train, la foule. » Pourquoi le mot « foule » vient-il immédiatement après train ?
9. Qu'est-ce que **contourner, frissonner, fixer quelqu'un, longer, se faufiler, contre-courant** ?
10. Sauriez-vous distinguer : **clochard, vagabond, marginal, solitaire, fugueur** .

ANNEXE 16

En moto, dans les dunes

En vacances au Canada au bord d'un lac, une famille française découvre, de façon tout à fait inattendue, les loisirs préférés de jeunes américains. C'est le soir ; la famille a fait cuire son repas sur un feu de bois...

Au cours d'un été, nous campions au bord d'un lac canadien. La nuit était tombée, nous avions dîné. Pendant que je me préparais à me coucher, j'ai entendu une pétarade formidable. Nous campions dans le creux d'une grande dune de sable qui descendait jusqu'à l'eau. Je suis sortie et j'ai vu un spectacle incroyable : trois puissantes motocycles qui montaient la pente raide de la dune dans des geysers (gros jets) de sable , et dans un cataclysme (bouleversement, désastre) de bruit. La panique (grande peur) m'a prise. Je croyais que c'était la police qui venait éteindre notre feu, ou Dieu sait quoi...

Les motos se sont arrêtées à dix mètres de notre campement. Ce n'était pas la police, mais trois jeunes hommes, dans les vingt-deux ans, secs, habillés de cuir noir, avec de gros dessins colorés sur leurs blousons. Les machines étaient magnifiques. Les flammes faisaient briller leurs chromes (métal gris, brillant et dur) par éclats. Les garçons étaient effrayants, dangereux, les yeux froids dans des visages bardés (cuirassés) de casques et de mentonnières (partie inférieure du casque, protégeant le menton) .. J'étais en retrait, je voyais la scène. Je m'attendais au pire. Les enfants, sentant le danger, s'étaient levés. Ils restaient immobiles. Jean-Pierre a fait un pas vers eux : « Hello, good evening ! »

Pas de réponse. Ils sont venus près du feu. Tout le monde était debout. Cela a duré un moment. Puis les enfants ont commencé à s'asseoir. Les trois motards aussi. Grégoire a

pris son banjo (guitare ronde) , Alain sa guitare. Ils se sont mis à gratter. Charlotte a fredonné : « One more blue and one more grey = titre d'une chanson : un peu plus bleu, un peu plus gris). Les trois motards ont souri. Alors, on a suivi une des soirées les plus intéressantes que j'aie vécues ces dernières années. Ils ont raconté qu'ils étaient tous les trois des électroniciens, qu'ils habitaient Detroit (grande ville industrielle du nord des E.U.) , et que chaque vendredi soir, ils partaient sur leurs engins, le plus loin possible, à toute vitesse. Le soir, en général, ils essayaient de trouver des campeurs avec un feu allumé pour faire cuire leur dîner. Mais c'était difficile. Ils étaient généralement mal reçus.

Le matin, ils ont tenu à faire la vaisselle et le ménage du camp. Puis, pour nous remercier, ils ont organisé le plus fantastique carrousel (spectacle des cavaliers exécutant avec leurs chevaux des figures difficiles, en groupe) . Leurs motos se cabraient (se dresser sur les pieds de derrière) comme des chevaux, dévalant(descendre rapidement) les pentes, faisant naître des feux d'artifice de sable, jusqu'à ce que nous les ayons perdus de vue. Ils étaient magnifiques. Je ne sais plus leurs noms. Je les aime beaucoup.

M. Cardinal, La clef sur la porte , Grasset

Compréhension

1. Avant même que les motos s'arrêtent et que l'auteur découvre les motards, les engins lui font une forte impression. Parmi les éléments suivants, quel est celui qui explique surtout la réaction de l'auteur : la couleur des motos, leur marque, le bruit qu'elles font, leur taille ? Relevez dans le 1^{er} paragraphe une ou deux expression(s) qui désignent l'élément que vous avez choisi .
2. Qu'est-ce qui rend les motards effrayants ?
3. Relisez le 2^{ème} paragraphe jusqu'à immobiles, et choisissez un mot qui traduit les sentiments de la famille.
4. Deux faits détendent finalement cette situations, lesquels ?
5. Pourquoi les motards ont-ils généralement du mal à trouver des campeurs qui les accueillent ?
6. Que fait un cheval quand il se cabre ?
7. Aimez-vous ou non la vitesse ? Pourquoi ?
8. Avez-vous déjà été abordés en vacances ou au cours d'une promenade, par des gens que vous ne connaissez pas ? Si oui, évoquez ce souvenir .

Création

Dans le texte suivant , un jeune garçon évoque ce qu'il voudrait beaucoup avoir pour passer ses loisirs :

Une moto nommée » je t'aime » . Je voudrais une moto, une grosse moto, une très grosse moto, pour aller très loin, où je veux, n'importe où. Je voudrais toujours rouler sans jamais m'arrêter, je voudrais que ce soit elle qui conduise quand je suis fatigué, je la voudrais couleur océan avec des voiles, entourée de mouettes, je voudrais qu'elle brille de tous ses feux et de tous ses chromes pour tout éclairer en même temps, je voudrais qu'elle ne consomme rien, juste un peu de l'air du temps, de temps en temps, je la voudrais très rapide pour ne voir que ce qui me plaît. Je lui mettrais plein de cadrans pour qu'elle puisse me regarder autant que je regarde ses cadrans. Je voudrais qu'elle soit belle et que tout le monde dise : « Ah ! ... ce qu'elle est belle ! »

Daniel seize ans, seconde T1, mécanique-électricité, Le Monde du 6 juillet, 1978.

En prenant pour modèle le début du texte, désignez une chose que vous désireriez beaucoup avoir en ce moment, en quelques lignes .

C'est par la musique que Grégoire , Alain et Charlotte établissent le contact entre les trois motards et eux. Souvent, la musique aide à mettre de l'ambiance dans un groupe, car elle détend, touche les gens, ou met de l'entrain. A quoi pensez-vous lorsque vous écoutez un morceau touchant ?

【Résumé】

Le cours de composition, tout comme ceux d'interprétation et de conversation, revêt une importance particulière, dans la mesure où il est la concrétisation de tout ce que l'étudiant apprend- ou glane- ailleurs. C'est donc une mise en pratique – ou plutôt une mise à l'épreuve de la valeur- des connaissances déjà acquises ou assimilées.

Mais la question, qui se pose – et s'impose- avec la force de l'évidence, est la suivante : pourquoi apprend-on à écrire ? Quelle valeur peut-on encore accorder à l'écrit ?

La vie économique –puisque'on est dans un contexte économique très marquant et aux effets éminemment perturbateurs sur l'apprentissage d'une langue n'étant pas l'anglais- s'accommode mal de la lenteur, et le monde des affaires est fait d'opportunités qu'il vaut mieux saisir à temps, sinon d'autres rôdeurs voraces sont à l'affût. En revanche, l'apprentissage d'une langue, en l'occurrence le français, requiert beaucoup de patience, et donc du temps, de l'imprégnation graduelle, de l'accumulation quotidienne de notions, suivie de vérifications ; bref de la lenteur . On apprend toute sa vie sa langue...maternelle ! Et que dira-t-on d'une langue réputée difficile, parce que riche et belle, handicapée par une concurrence internationale (l'anglais) et un triple éloignement géographique, linguistique et culturelle ?

D'autre part, l'explosion du Net, du téléphone mobile et d'autres attractions passagères, a généré, puis amplifié le déclin de l'écrit qui, comme on le constate à travers le monde –et les crises qui secouent la presse écrite en Europe, en partie ramenée à adopter un format tabloïd- a été contraint d'emboîter le pas à l'image, mettant en scène l'information offerte aux lecteurs.

Les enjeux sont donc énormes et multiples. Ainsi me paraît-il réducteur de rendre l'étudiant « démotivé » seul responsable de son indifférence ou indolence , et de l'accabler de tous les reproches : paresse, négligence, relâchement ou abandon.. Car un cours de composition ne peut plus se penser en dehors, d'une part, du triple contexte international,national et local (et c'est déjà l'effet pervers de la globalisation), et d'autre part, du triangle : prof, matière et étudiant.

Je tâcherai de démontrer, par le truchement d'un nombre de copies d'élèves et d'exercices en classe, qu'un cours de composition reste une entreprise chargée de réactions de toutes sortes, une concrétion d'émotions, de mémoires et de sensibilités.

Je mettrai en lumière les enjeux en question et leur rôle perturbateur. J'insisterai sur la position centrale du prof, qui consiste à émouvoir son public, à le sensibiliser à la beauté de l'écrit et au prix à payer en vue de sa maîtrise, à son pouvoir (l'écrit) de nous emballer, de nous faire rêver, de nous ramener à nous-mêmes en faisant vibrer en notre for intérieur les sentiments humains les plus nobles. Pour cela, il conviendrait de savoir sélectionner les sujets qui touchent son public, de sorte que sa participation soit spontanée. Et le réalisme nous invite à nous méfier de toute lecture sulpicienne consistant à enjoliver ce qui arrange et à brûler ce qui déplaît, nous commande de regarder avec équanimité, sans trop noircir le tableau, et ce triple contexte sus-indiqué et les aspirations légitimes de nos étudiants, et enfin, la tâche lourde du prof. L'enjeu capital serait de faire dialoguer (entrer dans l'arène) tous les partenaires : profs, étudiants, responsables et institutions, afin de donner et de redonner un nouveau souffle à l'enseignement du français dans cette région du globe.